

QUATRIÈME JOUR

DÉBUT DE SOIRÉE

Quatrième jour de l'enquête, juillet 1924, la chaleur de l'après-midi commençait à tomber et les nuages orageux s'étaient enfin dissipés. Il y avait une belle maison isolée entourée d'un grand jardin à l'anglaise située sur le haut de la corniche, ayant une vue sur la mer et l'estuaire de la Loire.

Une montre indiquait dix-huit heures. Claire et Hyacinthe Canuts faisaient tinter la cloche du portail.

Une femme très élégante et bien habillée ouvrit la porte en chêne toute ciselée.

— Bonjour, Madame. Bonjour, Commissaire Canuts. Le Docteur vous attend.

— Bonjour.

C'était la première fois qu'ils étaient invités dans cette maison située sur le haut de la plage de la rougeole.

— Le Commissaire Canuts vient te voir Vaz. Cria-t-elle ? Mais entrez donc, nous allons nous installer dans le salon.

Vaz Leblouck qui était venu à leur rencontre entama la conversation avec le Commissaire Canuts.

Elle accompagnait les visiteurs d'un pas silencieux. Ils entrèrent dans le salon. Comme à son habitude Canuts observa attentivement toute la pièce richement décorée. Canuts aperçut le grand fauteuil à côté d'un guéridon sur lequel était posé un cendrier où une pipe fumait encore. Le Commissaire pensa tout de suite que Le Docteur Vaz Leblouck devait y être assis en face de la baie vitrée ouverte sur le jardin et de dos à la porte.

Sur le pas de la porte, Canuts l'interpella.

— Alors, où en êtes-vous avec mon rapport, j'attends toujours ?

Le docteur se leva regardant dans les yeux le Commissaire.

— Patience. Patience. Asseyons-nous !

Il avait fait un geste de la main lui indiquant une chaise droite de salon peu confortable.

Canuts se dirigeait vers cette chaise qui lui faisait penser aux chaises d'interrogatoire qu'il avait au poste. Il esquissa un sourire discret tout en pensant que le docteur lui réservait un accueil inquiétant, mais il connaissait Vaz Leblouck et ses facéties de carabin.

— Non, Commissaire pas là. Allons dans le jardin sous la tonnelle ! Nous y serons mieux installés pour en discuter. Je crois, Commissaire, que vous êtes Whisky comme moi. Ma chère, pouvez-vous prendre de la glace ? Ma chère, vous offrirez un cherry à la charmante épouse du Commissaire et prenez en un aussi.

— Volontiers, Vaz.

Elle avait répondu avec une voix cristalline et douce à la fois montrant tout l'amour qu'elle lui portait.

Un instant après, ils s'installèrent tous les quatre dans le jardin. Une conversation banale sur les fleurs du jardin commença, l'hôtesse était intarissable.

Canuts attendait avec impatience le moment où il pourrait parler avec le docteur. Il intervint.

— Docteur. Je voudrais avoir des réponses.

— Patience ! Je vous dirais tout, mais après le souper.

Les femmes parlaient de leur côté, mais la maîtresse de maison avait toujours une oreille qui traînait dans la discussion des hommes.

Elle avait entendu la proposition de Vaz Leblouck. Elle se leva rapidement et regarda les invités.

— Vaz m'avait annoncé votre venue. Voulez-vous rester manger avec nous ?

Madame Canuts se leva à son tour.

— Madame ! Nous ne voulons pas vous déranger. Je n'avais pas vu l'heure. Nous allons vous laisser.

— Vous ne nous dérangez pas le moins du monde. Ce soir, il y a de la soupe de légume de saison, des soles que Martin a pêchées ce matin et de la salade au menu...

Vaz intervint.

— Faites-moi l'honneur de rester pour le souper, mon amie est une spécialiste des veloutés et des salades. Ma chère, bien sûr, vous mettrez des assiettes supplémentaires.

Canuts et sa femme ne pouvaient refuser.

Le petit groupe se dirigea dans la salle à manger où trônait sur le coin du buffet le journal.

Le repas se passa dans un esprit de bonne humeur rythmé au gré des anecdotes de carabin¹ du docteur Vaz Leblouck et du service de l'hôtesse de maison.

Après le repas, Claire Canuts insista pour aider son hôtesse à la cuisine.

— Suivez-moi Canuts ! Nous serons mieux pour parler de mon rapport.

Les deux hommes allèrent s'installer sous la tonnelle dans le parc un verre de cognac dans une main et leur pipe dans l'autre.

— Hyacinthe, vous permettez que je vous appelle Hyacinthe.

— Tout à fait !

— Il y avait bien longtemps que je n'avais pas eu une cliente comme celle-là.

— Ah bon ! Qu'avez-vous trouvé ?

— Un taux d'alcool élevé, deux petites plaies ouvertes et des contusions à la tête. Mais surtout !

¹ Étudiant en médecine.

... Il y avait un autre détail important... le meilleur est toujours pour la fin !

Il fit un silence ménageant ainsi le suspense.

Le docteur continua son rapport...

— Quand je dis « Le mieux dans cette affaire », je parle d'une affaire comme je n'en ai pas souvent, Canuts. Je vous rappelle aussi que je n'ai pas fait les premières constatations sur site. Vous m'avez adressé votre cadavre à la morgue. Et c'est là que j'ai appris la chose suivante...

Il fit une nouvelle pause avec un petit sourire en coin :

— Je dois vous dévoiler le détail le plus important de mon rapport. Écoutez bien ce que j'ai trouvé à la morgue. Le cadavre...

En entendant cette révélation du docteur Vaz Leblouck, Le Commissaire Hyacinthe Canuts se figea. Il eut le regard absent et n'entendit plus ce que disait le docteur. Il repensa à cette dernière matinée puis à son enquête revisitant les détails des quatre derniers jours...

Le docteur s'arrêta et laissa le Commissaire dans ses pensées jusqu'au moment où les femmes revinrent.

RETOUR À LA MATINÉE

Le Commissaire Canuts était tourné vers la fenêtre, ce matin-là, et lisait son journal surtout les écrits de Sedatus qui le faisaient sourire tellement il bousculait l'establishment local. Tout le monde dans la région connaissait les écrits de Sedatus, le journaliste-chroniqueur à la rédaction de l'Ouest-Eclair depuis plus de dix années.

Le Commissaire Haudebert, le principal de Canuts, entra dans le bureau sans faire de bruit.

— Canuts !

Il sursauta en entendant son nom.

— Encore en train de lire, l'éditorial de ce satané Sedatus !

— Tout à fait, Principal.

— Je me demande qui se cache sous ce nom de plume. Qui est-il en vérité ?

— Nul ne le sait.

— Un jour prochain, je pousserai ma petite enquête et je le saurai. Pourquoi cet homme a-t-il choisi cet étrange pseudonyme ?

— Tout simplement, Principal, parce qu'en latin Sedatus veut dire « vérifier ». On m'a dit qu'il n'écrivait ses articles ou sa chronique que si toute l'histoire et tous les faits qu'il relatait avaient été intégralement vérifiés, recoupés, découpés, et encore vérifiés. Un vrai travail d'enquêteur, comme nous le faisons Principal.

C'est pourquoi le Commissaire l'aimait bien. Il trouvait que ce pseudonyme lui ressemblait un peu.

— Canuts ! Je vous charge de mettre fin aux agissements de ce vaurien. Il me ridiculise dans le journal. « Mon Ami ! » Il va de ma réputation, de mon service, de moi !

— Je ne comprends pas !

— Mon Ami, relisez !

Le petit mot de Sedatus était un petit poème en forme d'énigme intitulé « *Salade au menu* », le texte en était pourtant crypté.

*** Salade au Menu ***

*À ceux qui ont créé la salade !
À celui qui a recherché la bastonnade !
À celui qui a encaissé une estafilade !
À ceux qui ont pris trop de rasades !
À celui qui a cherché en secret à se venger !
À celui qui l'intime conviction l'a aveuglé !
À celui qui veut trop et tout emprisonner !
À celui qui a regardé sans observer !*

*Ceux-là mêmes devraient méditer.
À qui servira la tombe que l'on vient de creuser ?
Voilà, ce qu'auraient dû cogiter
Tous les protagonistes, plutôt que de phosphorer.*

*Une pièce de boulevard bien banale,
Qui restera dans les annales.
Et cette question pas très originale
« Pourquoi toute cette Salade ? »*

Signé Sedatus

Le Commissaire principal Haudebert montra l'article.

— Pourquoi a-t-il publié cet écrit dans le journal ? Si, ce n'est pas pour me nuire.

— Commissaire Principal Haudebert ! Vous connaissez les écrits de Sedatus. Il aime brocarder, mais là, il m'a l'air de s'être amusé dans ce texte un peu fermé. Cela ressemble à une prédiction comme celle que l'on trouve dans la rubrique zodiacale. Cela peut aller à tout le monde.

Pour le Principal Haudebert, cela lui faisait penser à l'affaire qui avait débuté une semaine plus tôt et où il avait eu dès le début une intime conviction.

Le Commissaire Canuts relut le poème à haute voix.

— « Mon Ami » ! Vous ne voyez pas !

Haudebert tapa du poing sur la table.

— Que se passe-t-il ? Canuts ! Vous, habituellement, si perspicace ! Nos murs ont des oreilles ! Ce n'est pas possible ! Pourquoi ce scribouilleur s'intéresse-t-il à mon affaire ? C'est bien la première fois. Qu'a-t-il vu ? Que connaît-il que je ne sais pas ? Surtout, qui l'a mis au courant ?

Haudebert était rouge d'apoplexie, dans une sorte de transe et de furie interne. Il se mit à tourner en rond dans le bureau.

— Rendez-vous compte, Canuts ! J'ai dans mon dossier une histoire au demeurant banale pour la police, dans une banlieue oubliée d'une petite ville de province, une histoire à inscrire à la rubrique « chiens écrasés » et voilà que ce chroniqueur s'y intéresse. Non de non ! J'ai dit au Préfet de police que cette affaire de bagarre mortelle était « une drôle de salade », mais qu'elle était classée. C'est bien cela, Canuts !

Canuts esquissa un sourire.

— Vous voyez ! J'ai dit hier le mot « salade » au Préfet de police. Aujourd'hui, ce Sedatus le met dans son infâme écrit. On nous épie. Attention à vous, Canuts !

Le Commissaire Principal Haudebert n'attendit pas la réponse et sortit en claquant la porte.

Canuts, maintenant seul, prit sa pipe et pensa aux événements de la semaine.

* * *

PREMIER JOUR

LA BERTHAUDERIE

Tout avait commencé une semaine plus tôt, un matin de juillet 1920, peu de jours après le 14, où un petit de brouillard d'été se levait rapidement.

Marie-Reine dite Rainette venait voir une de ses meilleures amies, chez qui elle restait souvent coucher quand elle avait des déboires avec Pierrot-La-Guigne, son homme comme elle disait.

Mais ce matin-là, elle était venue simplement prendre un petit café avec son amie Denise Ranflet dite La-Bombée qu'elle n'avait pas vu depuis huit jours. Rainette avait trouvé un petit travail de blanchisseuse-remplaçante ce qui ne lui avait pas laissé une minute à elle.

Comme à son habitude, elle pénétra dans la chaumière mal éclairée sans frapper. De plus en entrant dans la maison, elle ne s'étonna pas outre mesure du désordre indescriptible qui y régnait. Les scènes de ménage y étaient fréquentes entre Riton-La-Mouche et La-Bombée. Lors de leur brouille, tous les objets et les vêtements avaient la fâcheuse habitude de voler à travers la grande pièce. Il faut dire que Riton-La-Mouche et sa femme La-Bombée avaient tous les deux une égale affection pour la dive bouteille. Alors quand tous les deux buvaient plus que de raison, ils trouvaient toutes les raisons pour se provoquer. Le breuvage qu'il affectionnait le plus était un vin de mauvaise qualité vendu à un demi-sou le litre par le cafetier de Cardurant.

Rainette sourit. Elle pensa que la soirée de la fête nationale avait dû être abondamment arrosée.

— Ohé ! Il y a quelqu'un là-dedans. ! La fête est finie. C'est Rainette. Ohé !

Rainette entendit un grognement. Elle s'avança un peu plus, quand tout à coup, elle aperçut Riton-La-Mouche couché sur son lit, l'air abruti, la figure ensanglantée. Il ne devait rien voir, ses lunettes à verre de loupe étaient à même le sol. Rainette les prit et les posa sur la table.

— Mon Dieu ! Qu'est-il arrivé ici ?

Il redoublait ses grognements se tenant la tête, mais restait allongé.

Elle jeta un rapide coup d'œil, mais ne vit pas son amie. Elle s'approcha de Riton-La-Mouche et lui demanda.

— Où est Denise ?

— Qui ?

— La-Bombée !

— Elle est morte, le plus chiant, c'est qu'il faudra que je creuse un trou dans le jardin, elle l'a bien méritée.

Riton-La-Mouche avait fait cette réponse avec l'indifférence et la lassitude de celui qui se réveille la tête embrumée de vapeurs d'alcool. Dans l'état où il était, il était disposé à dire, à croire, à accepter les pires catastrophes avec une égale sérénité.

En entendant ses dires, Rainette en fût tout retournée, même épouvantée, parce qu'elle avait l'habitude d'entendre Riton-La-Mouche dire des méchancetés sur sa femme quand il émergeait de l'alcool, mais, ce jour-là, il n'avait eu pas la même intonation.

Elle se mit à crier.

— Denise, où es-tu ? C'est moi, Rainette ! Réponds-moi. La-Bombée, tu m'entends ? Où es-tu ?

Riton-La-Mouche tendait un bras comme s'il demandait de l'aide.

Rainette l'ignora et même repoussa le bras violemment.

— Ma-Bombée ! T'es où ?

Elle avança dans la pièce vers le coin sombre et se mit à inspecter. Ses yeux venaient de s'habituer à la pénombre quand, tout à coup, elle aperçut sur le sol en terre battue une grande mare de sang. Elle cherchait du regard son amie.

Elle s'affolait de plus en plus. Elle tourna sur elle-même pour voir un maximum de lieu.

Tout à coup, vers l'encoignure sombre de la pièce, elle aperçut une forme, elle était là. Rainette se rapprocha lentement et vit La-Bombée, le visage ensanglanté et une grande plaie au cuir chevelu. Le corps de son amie était couché à côté du second lit.

En voyant cela, elle fut prise de panique et elle sortit immédiatement. Elle se mit à courir dans le jardin puis dans la rue, mais elle s'arrêta à la troisième chaumière.

Reprenant ses esprits, elle cria.